

— Ce que t'as été costaud, toi alors. Ah! Oui, faut avoir le cœur costaud pour se dominer comme ça. T'es mon petit moujique, tiens!

Et quand Olga me quitta pour accompagner ce quidam à l'hôpital, je sus prendre pour un adieu sa célèbre réplique en baisser de rideau :

— J'taime bien, Martial, mais qu'est-ce que tu veux...
J'avais su canaliser les aspirations de cette âme en lui désignant d'un doigt prophétique les cimes vers lesquelles il valait de s'élever, les haut-lieux de la toute-puissance qui n'est pas chair mais esprit, oui, j'avais su placer Olga sur l'aride chemin qui mène à la Demeure du Superman que déjà nous annonçaient Isaïe, Ezéchiel et Daniel.

Et maintenant, quand il advient au hasard de ma route, que j'efface ma large épaule droite — ou ma large gauche si je suis sur le trottoir de droite — pour laisser libre passage à quelque paire de petites Sœurs des pauvres, je siffle involontairement Susannah's boogie ou Ma jolie garce en or plaqué. Deux airs du temps d'Olga et qui témoignent de notre époque ensemble.

J'espère toujours qu'une des petites Sœurs, en me révélant un visage extatique, saura se retourner vers moi rien que pour me dire :

— Salut... costaud!

Et que je lui répondrai :

— Bonjour, sœur Olga.

JÉRÔME PEIGNOT

Jean-Jacques Rousseau le brouillon

« CHASSEZ LE NATUREL... il ne revient jamais », écrit Jules Renard. Cherchez-le, il vous fuit. Rousseau manque de simplicité, d'aisance et de confiance en soi. Il lutte pour gagner la sympathie, puis la gâche par maladresse. Timide, il n'ose aborder les femmes dont il a envie, celles qui ont de grosses poitrines. S'il leur parle, il s'embrouille dans ce qu'il n'est pas sûr de vouloir leur dire. Il sait que ses embarras, ses retours agacent mais aussi finissent par toucher. Il les multiplie donc pour séduire davantage. Il tue son désir dans des marches sans fin, au bout desquelles saoul de fatigue et de paysages, il oublie qu'il a noyé jusqu'à son besoin de conquêtes.

Comme s'ils créaient une œuvre d'art, c'est par l'imagination que les jeunes gens timides cherchent seuls leur plaisir, et la succession de leurs images aboutit à l'extase. Voyeur, Jean-Jacques mêle son désir à la nuit et son corps à la terre. Le besoin de se perdre dans la nature est une façon de retarder sa naissance au monde, à la conscience, de rester dans le cocon de la terre. Son geste n'a rien d'obscène, il le justifie, l'identifie aux étoiles.

Rousseau a tué sa mère en naissant. Toute sa vie il en éprouvera un trouble qu'il oubliera d'analyser. Au reste

l'œuvre de Rousseau apparaît comme la tentative désespérée d'un esprit dont les nerfs sont encore trop faibles pour définir ce qu'il pressent. Il se bat pour donner forme à une science psychologique qui n'aura son vocabulaire qu'un demi-siècle plus tard avec Maine de Biran. En vain, il cherche aussi, malgré le mirage de Mme de Warens, la mère qu'il n'a pas eue. Il ronronne dans cette absence, dans la nostalgie de son enfance, d'une vie intra-utérine; la plus terrestre. Les hommes cherchent une fille, une sœur ou une mère. Il ne rencontre, ne poursuit pourtant que des jeunes filles dont il attend en vain la tendresse et la force d'une mère ou des sœurs avec lesquelles les liens tournent à l'aigre comme avec Mme d'Houdetot.

Obstinément il s'attache aux femmes pour lesquelles il n'est pas fait. Et cependant, s'il crie misère, ses amours sont telles qu'il les veut. Avec chaque femme, il revit éternellement une aventure impossible. Même si elle est plus jeune que lui de vingt ans, il est son fils et doit s'en séparer comme on coupe le cordon ombilical. Toutes font de lui un homme. Pauvre Jean-Jacques, il n'en aura jamais fini de devenir un homme! Et pourtant, nous faisons les femmes que nous aimons « comme les maîtres font la qualité de leurs esclaves ». La virilité de Rousseau ne se juge pas au nombre de ses conquêtes, mais à sa solitude. En effet, pour ce qui est de ses abandons, il n'aime rien tant que les femmes qui lui font des avances. Ainsi ne résiste-t-il ni à Mme de Larnage ni à la belle Zulietta, la courtisane. Les femmes frelatées le fascinent. Il n'a pas envie de celles qui n'ont pas envie de lui, qui ne l'acceptent pas tel qu'il est.

Aimer, c'est en même temps qu'une intelligence du plaisir, le plaisir d'user de son intelligence. Il aime Mme d'Houdetot bien qu'elle soit à l'un de ses meilleurs amis, et continue de la courtiser bien qu'elle l'ait repoussé. Elle est éprise d'un autre! Qu'à cela ne tienne, ils confon-

dront leur amour: celui qu'elle a pour Saint-Lambert et celui qu'il nourrit pour elle. Veut-elle se séparer de lui! Il s'efforcera d'en faire une amie. Il ruse avec les mots et les sentiments. C'est que la passion, même malheureuse, aide un écrivain à révéler le meilleur de lui-même. Rousseau, grâce à Mme d'Houdetot, retrouve son plus beau français: « Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. »

Plus tard, il écrira: « Avant de goûter les plaisirs de la vie, vous en avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien au delà de ce que vous avez senti. La félicité des sens est passagère; l'état habituel du cœur y perd toujours. Vous avez plus joui de l'espérance que vous ne jouirez jamais en réalité. L'imagination qui pare ce qu'on désire l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. »

Il se croit déjà vieux et laid. Déçu par l'issue de sa liaison avec Mme d'Houdetot, blessé dans son amour-propre par une infirmité qui lui ferme les portes des salons, timide, persuadé qu'il a fait le tour des sentiments et qu'il n'a plus rien à en attendre, il opte pour une vie qui se borne aux simples plaisirs de la vie domestique. Faute de pouvoir en faire une maîtresse, de Thérèse il fait une gouvernante. La première chose qu'il entend lui signifier, c'est qu'il ne l'épousera jamais. Elle est le contraire de ce qu'il a toujours cherché, mais elle le touche. Cela ne signifie pas qu'il ait trouvé le bonheur avec elle. « Nous avons un commerce intime (avec Thérèse) sans vivre dans l'intimité... Dévoré du désir d'aimer sans jamais l'avoir pu

bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse et mourir sans avoir vécu. »

Pourquoi Thérèse, pourquoi cette vie quasi conjugale avec une femme qu'il n'aime pas, ou qu'il croit ne pas aimer? Lors d'une étrange cérémonie, dont il est à la fois l'objet et le célébrant, il épousera cependant sa Thérèse Le Vasseur. Veut-il expier le mal qu'il lui a fait? Mais peut-être a-t-il fini par l'aimer. Voilà le vrai, le grand mensonge de sa vie. Jamais, devant ses marquises et tous ses beaux amis, il n'avouera qu'il a honte de Thérèse. Il confesse des histoires de ruban dérobé — et encore est-ce pour s'en faire une gloire —, mais dans son cœur, qu'il trahit sa maîtresse, jamais!

Au sujet de la pension de sa femme, il écrit à son éditeur, Rey : « J'ai peur... que vous vous imaginiez comme beaucoup d'autres que j'étais marié avec elle; auquel cas vous avez dû supposer que ne voulant pas recevoir vos dons directement, je n'étais pas fâché de les recevoir indirectement par elle; supposition qui ne ferait pas grand honneur à ma franchise ni à ma délicatesse. (Ces calculs ne le trompent pas vraiment lui-même.) Quoi qu'il en soit, si c'est là votre idée, vous pouvez garder vos dons, car j'ai vécu et mourrai garçon, et n'y prends d'autre intérêt que celui d'assurer quelque ressource à cette bonne et honnête fille... il vaut encore mieux que vous pensiez faire une pension à ma veuve qu'à ma femme. » Ce n'était pas un bourgeois, direz-vous, il n'était pas fait pour être un père de famille. Mais alors, pourquoi *l'Emile*? Pour tenter de racheter son ignoble comportement de père. Cinq enfants aux Enfants Trouvés! il ne l'expie pas, il le supporte, et il faudra bien que Thérèse l'y aide.

Et pourtant, l'injustice le révolte. Il déclare : « Il faudrait que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devint indifférente. Le spectacle de l'injustice et de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colère. » Il

ferait n'importe quoi pour que se manifeste la vérité, et il est le premier à mentir surtout quand il pourrait parfaitement s'en dispenser. Ce sont toutes ses histoires d'amis trompés. Il s'écorche pour se donner la preuve qu'il vit. Il est si peu sûr de lui qu'il se gausse, de ses réserves, les envoie à la figure de ceux qu'il veut impressionner. Cela l'aide à parachever ses attitudes, et lui permet d'échapper à de pénibles justifications tête à tête. Il se sent lié, n'ose pas décevoir et, plutôt que d'affronter une explication, prend peur et fuit. Sa susceptibilité agace! qu'à cela ne tienne. Pour se supporter, il écrira, composera, alors qu'il ne sait faire ni l'un ni l'autre. Comme défense, il a trouvé la sincérité et en abuse. Mais, il n'est pas sincère, il s'amuse quand il dit par exemple à Bernardin de Saint-Pierre qu'il ne s'est « ni élevé au dessus, ni abaissé au dessous de l'état où la fortune l'a fait naître »; « je suis fils d'un ouvrier et ouvrier moi-même, ajoute-t-il; je fais ce que j'ai fait dès l'âge de sept ans ». Tout cela parce qu'il s'est remis à recopier de la musique. Or, c'est précisément parce qu'il estime s'être élevé très « au-dessus de l'état où la fortune l'a fait naître » qu'il se montre aussi susceptible. M. de Luxembourg lui envoie-t-il des perdreaux, Monsieur se drape, d'un ton ampoulé déclare qu'on ne lui fait pas l'aumône, se justifie sans fin. Blessé dans son amour-propre, il se croit même perdu, et se retranche un peu plus dans son donjon de Montmorency.

Il ne peut se passer d'amitié, de tendresse et, cependant, n'a rien de plus pressé que de tendre les liens qui l'unissent à ses amis. Il a beau être « célèbre », Voltaire, d'Alembert, Diderot, Grimm continuent de lui battre froid. Son livre, *la Nouvelle Héloïse*, ne séduit que des femmes. Mais dans tous ses démêlés il conserve le sourire du narcissique qui se console de ses échecs par la certitude que ceux qui le repoussent ont tort. Mais il se donne trop, aussi très vite on attend trop de lui. Il doit faire les atmosphères. Ses amis le poussent dans ses embarras, le houspillent; c'est

Grimm et ses intrigues, Diderot et ses grabuges. Rousseau exerce sur les autres une fascination malade. Il croit qu'on le juge, qu'on l'a démasqué, et se prépare à pourfendre à la moindre vexation. Ou bien encore il se lance dans une série d'actions incohérentes ou stupides qu'il regrette incontinent; c'est la lettre au Contrôleur Général, Silhouette, la publication du Contrat Social, etc... Il avoue : « n'étant pas sot, j'ai souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger ».

Mis en accusation, il ne cesse de se justifier. Son œuvre est une monstrueuse justification. « De dispute en dispute, je me sentis engagé dans la carrière » (des lettres). Il n'en est pas si fâché, et, au besoin, fournirait des verges pour se faire battre, figolerait son personnage. Ses conflits le ramènent à la révolte, et lui fournissent ses meilleurs aliments littéraires. Il est doué pour les attitudes d'homme blessé, les professions de foi de martyrs. « Non je ne trouve rien de si grand, rien de si beau, que de souffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs. »

Rousseau juge de Jean-Jacques, ou Jean-Jacques juge de Rousseau? A force de jouer, il ne sait plus où il en est.

SON DON D'IMITATION, apanage des narcissiques, le sauvera de sa timidité. De lire les *Lettres philosophiques* le remet dans le paysage spirituel de Voltaire au moment où il les rédigea et, insensiblement, l'incite à prendre la plume à son tour. Il dit qu'il n'est entré dans la carrière des lettres que contraint et forcé. Il se trompe. Ecrire n'est pas un effort pour lui mais, au contraire, une façon de paresser, de respirer. Au reste, ses meilleurs récits : ses *Confessions* et ses *Réveries*, il les a rédigés alors qu'il avait déjà décidé de poser la plume. Est-ce à dire que d'écrire lui soit une épreuve? Il semble plutôt que l'effort de création ne

soit chez lui qu'une prolongation de ses impressions, une façon de les renouveler. Son style est limpide, transparent comme l'eau des lacs où son reflet lui plaît. C'est un style pour écoliers, un ronron de dictée. Il le qualifie lui-même de « chef-d'œuvre de diction ». Au vrai, il se trouve pris entre deux paresse : ne plus écrire pour se consacrer à ses promenades et, parce qu'il dit son amour pour la nature, oublier qu'il s'exprime. Le métier d'écrivain n'est qu'un sommeil éveillé.

Si avant de les avoir écrits, il parle tant des ouvrages qui lui restent à faire, c'est pour se donner le courage de les entreprendre. Dès son retour en Suisse, il se livre à sa chère oisiveté. « J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses et n'en achever aucune, à aller et venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qu'il y a dessous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans et à l'abandonner sans regret au bout de dix minutes, à muser enfin toute la journée sans ordre et sans suite et à ne suivre en toute chose que le caprice du moment. » S'il avait toujours été dans les lieux où il souhaitait d'être, dans ses îles où, loin des hommes, il se sent de connivence avec la création, il y a fort à parier qu'il n'aurait guère écrit. Ainsi, et parce qu'il ne sait comment attaquer son papier, il ne peut même pas profiter de ses promenades; il faut qu'il note la moindre idée qui lui passe par la tête. Mais après le *Mémoire* de Dijon, on ne peut plus l'arrêter. Bientôt, obsédé à la pensée qu'il n'y parviendra pas, il ne cesse d'écrire. Quand il n'écrit pas, il marche. Ecrire et marcher! L'un ne va peut-être pas sans l'autre. En Suisse ou en Touraine, aux environs de Paris ou en Ecosse, la découverte d'un paysage au rythme de la marche n'est-elle pas la plus belle des écritures?

Jean-Jacques ne voit pas seulement la nature avec ses yeux, sens le plus artificiel de tous puisqu'il est le plus éla-

boré, le plus intellectuel (malgré soi, n'appelle-t-on pas tout ce que l'on voit par son nom?), mais avec sa personne toute entière. Sa vue, parce qu'elle est basse, contribue à l'identifier toujours davantage à la nature. Il cherche à ramener au niveau de la vue les autres sens trop souvent négligés. Dès son adolescence qu'il perpétuera toute sa vie, il est le Sage de son « matérialisme », le porte-parole de cette « morale sensitive » qu'il ne codifiera jamais. La nature, le monde, l'univers ne s'appréhendent que dans l'extase des sens et l'amour lui-même n'est qu'une façon de connaître.

Plus que tout, Jean-Jacques aime ses promenades à travers les mots. Ses *Confessions* et ses *Rêveries* l'y incitent. Lorsqu'il les rédige, c'est sa jeunesse qu'il dépeint le plus volontiers. Ce n'est pas une délectation à la mode proustienne qui le pousse à nous parler de ses randonnées aux environs des Charmettes comme des paysages intérieurs de son adolescence, dont Mme de Warens fut le ciel complaisant, mais plutôt un extraordinaire don de recomposition littéraire. Ainsi, telle qu'il nous la décrit, sa vie est trop ronde, s'explique, se justifie trop bien pour ne pas être élaborée, fabriquée. Oh! sans doute, se plaint-il qu'on l'accuse injustement de fourberie, mais son goût du jeu est si profondément enraciné qu'il ne le discerne plus. Il veut être sincère, et dans l'instant qu'il cherche à le prouver, nous file entre les doigts. Il a beau clamer qu'il ne cherche qu'à défendre la vérité, qu'il donnerait sa vie pour elle, lors même qu'il fait sa profession de foi avec tant de tapage, il ment. Comment pourrait-il en être autrement? Où commence la vérité, où le mensonge? Une phrase qui tombe un peu trop bien, et voilà déjà que son acte n'est plus tout à fait pur. Quand on a pris le parti d'écrire sa vie, comment ne pas la transformer ne serait-ce que lorsqu'on la vit?

Le plaisir de lire les *Confessions* procède surtout de celui que Jean-Jacques dut prendre à les écrire. Il s'agit

moins d'une lecture que d'un duo, d'un chant qui dut rajeunir son auteur et, du même coup, résoudre son accord avec la nature. « Je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. » Les impressions, les idées que Jean-Jacques décrit sont celles qu'il a vécues le plus intensément. Il les a choisies, retournées dans sa tête, figolées. C'est grâce à elles qu'il devient le « Jean-Jacques » d'une véritable fable pour adolescent en mal d'écrire. Lui-même éternel adolescent, il flirte avec les mathématiques et la musique, se plaît à faire de son inaptitude pour les langues un trait de caractère. Il se cherche, rature, recommence et, comme un écolier paresseux, aime à « repasser » sur des « pensers » déjà tracés. Il retombe dans ses manies, ses modes préférés, comme dans ses vieux vêtements dont il ne voit plus l'usure ni les ridicules : « J'ai écrit sur divers sujets, mais toujours dans les mêmes principes; toujours la même morale, la même croyance, les mêmes maximes et, si l'on veut, les mêmes opinions. Cependant, on a porté des jugements opposés de mes livres, ou plutôt de l'auteur de mes livres, parce que l'on m'a jugé sur les matières que j'ai traitées, bien plus que sur mes sentiments. » Qu'attendait-il d'autre? « J'ai fait des livres, il est vrai, mais jamais je ne fus un livrier. » Un écrivain est le contraire d'un penseur. A l'époque, le genre épistolaire n'en est déjà plus tout à fait un et le *Journal* pas encore. A mi-chemin des deux, Jean-Jacques écrit des *Confessions*, des *Rêveries* et des *Dialogues*. Cette façon de parler tout seul à haute voix, d'accumuler les contradictions (« Je n'ai fait que de la musique française et n'aime que l'italienne ») se retrouve chez Gide, chez le Gide des *Interviews imaginaires*. L'un et l'autre prennent leur dualité pour une preuve d'existence. Ils se laissent aller à l'impression du moment sans résistance et sans scrupule. Aussi, comme Gide, Rousseau est plus un moraliste qu'un philosophe. « Penser fut toujours pour moi une occupation pénible et sans charme. » Mais ces principes,

il a tout de même fallu qu'il y pense avant de les formuler ? A peine, il est vrai, car il ne s'agit que d'une « morale sensitive ». A la vérité, il a la même attitude à l'égard de la sagesse qu'à l'égard des femmes. Il la trouve vaine, mais ne saurait s'en passer. Incapable de mettre sur pied une doctrine, il cherche à trouver des « principes » pour ne pas se sentir pris à la gorge par le premier impératif moral venu. Mais, en fait de principes moraux, il vaut mieux les noyer dans la métaphysique. Dès qu'il se retrouve à l'Ermitage, il n'aura rien de plus pressé, comme tous les grands autobiographes, de s'affirmer grâce à une œuvre sérieuse, ennuyeuse et qui, à la vérité, n'est pas de son ressort. Sous forme de notes, il entreprend un *Dictionnaire de Musique*, un manuel de *Morale sensitive* et un ouvrage sur ses conceptions politiques. Dans ce dernier domaine, et sans l'avouer nettement, il ne cherche qu'à appliquer l'esprit du Solitaire de la Brède aux lois du Comportement. Nos opinions politiques font partie de notre vie privée. Ainsi pourquoi ne pas tout dire ? C'est pour s'oublier qu'il décide de se raconter. Les *Confessions* sont un lent cheminement vers la pureté, une marche ensommeillée vers la lumière. Il cache ses noirceurs derrière ses aveux. Il dit moins ce qu'il fut que ce qu'il voulait être. Il connaît ses torts, mais à force de retourner ses mobiles dans son esprit, se persuade qu'il est le « plus malheureux des hommes », la victime d'un complot. Il est seul et il a peur.

Les *Dialogues* incitent à réfléchir sur les raisons qui poussent un écrivain à se raconter. Est-ce seulement délire de persécution, ou sénilité d'un homme qui n'arrive plus à se dépêtrer de ses fantômes ? (comme, en Espagne, le goût des rangs et des places tourne chez Saint-Simon à l'obsession). Chaque écrivain est un bafoué qui s'ignore. Le désir de se venger des vexations témoigne de la foi de Rousseau dans la vie. Plus que tout autre, diariste Jean-Jacques montre qu'écrire c'est s'insérer dans le temps.

Poèmes

PAUL PUGNAUD

LE TEMPS ÉPAIS DU SONGE

*Au temps épais du songe le fleuve aux rives sans visages
Disparaît au milieu d'un gouffre qui le nie*

*Il tombe sur des lits de rocs froids et sa chute
Ne brise pas l'écorce invisible des êtres*

*Le reflux de la mer le saisit et l'entraîne
Vers un autre pays
Où des pas font crisser les sables tendres des atterrages*

L'OISEAU PLUS GRAND QUE LA CAGE

*L'oiseau plus grand que la cage
Prisonnier de l'air
En le fouettant éparpille ses ailes*

*Sève endormie promise au plus simple avenir
Fleuve aujourd'hui tari délaissé par la source
Chaque vie qui s'arrête au pied de ces barreaux
Voit la nasse du ciel s'enfoncer dans le froid*

*Sur le premier écueil où la mer se dénude
Se pose l'oiseau toujours le même*

Signes des temps

Collection historique dirigée par Sylvain CONTOU

Jean DECARREAUX

LES MOINES ET LA CIVILISATION



Quand, au ^ve siècle après J.-C., l'Empire romain s'effondre, le christianisme se trouve un peu dans la situation d'un homme qui regarde brûler la maison où il venait de s'installer. La maison, c'étaient les cités où s'assemblaient les chrétiens, dans les basiliques transformées en églises. Avec les invasions, le déclin des villes s'accélère. La vie se disperse à travers les campagnes et, avec elle, l'état des lois, tout ce qui constituait l'ordre de la Cité. Du moins, est-ce le tableau qui s'offre en Occident.

Les évêques qui ont puissamment réagi contre une "psychose" de fin du monde et fait bien mieux que négocier : converti les chefs barbares, se retrouvent dans des villes désertées, face à un monde sans frontières. C'est dans ce "désert" de la foi que s'installeront les moines. Leurs colonies vont essaimer partout. Et la nécessité des temps contraindra peu à peu ces contemplatifs à regarder au-delà de leurs cabanes. Bientôt les monastères seront autant de cités exemplaires. Et, de saint Césaire à saint Benoît, à saint Colomban, à saint Boniface, l'évangélisation monastique va tisser son réseau civilisateur.

L'auteur a suivi pas à pas ce lent travail des moines dans la première éducation de l'Occident. Familier avec le sujet, il l'a traité avec révérence, laissant à la vérité son franc-parler et rayonner des lumières qui ne vont pas sans ombres, en ces temps durs et incommodes.

C'est alors que "furent secoués les haillons", pour reprendre le mot de Glaber et préparée "la robe blanche" dont se parera l'An Mil.

Collection
« Signes des temps »,
No 13

Le volume,
format 15,5 x 24 cm; rogné
400 p. dont 20 en héliogravures,
5 cartes.

ARTHAUD

M
E
R
C
V
R
E

D
E

F
R
A
N
C
E

MERCVRE DE FRANCE

- SIMONNE JACQUEMARD • L'homme-oiseau
- HUBERT JUIN • Un peintre scandaleux
- HÉLÈNE DE WENDEL • La sincérité
- GEORGES MONGRÉDIEN • La Source, comédien
- JEAN-PIERRE DESTY • Toute la famille
- JÉRÔME PEIGNOT • Rousseau le brouillon

POÈMES

Paul Pignaud, Jacques Borel, Robert B. Johnson
Pierre-Robert Leclercq

MERCVRIALE



- NICOLE VEDRÈS • D U S S A N E
- DANIEL MAYER • JEAN QUEVAL
- GEORGES PIROUÉ • RENÉ DUMESNIL
- J.-F. ANGELLOZ • CLAUDE PICHOS
- JACQUES VALLETTE • GEORGES MONGRÉDIEN

JNF

Numéro 1183

Mars 1962